

Extrait n°3 du livre :

Née d'une terre inconnue

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

L'anniversaire

Elle s'était aspergée d'eau de toilette avant de monter dans la Clio. Elle s'installa sur le linge éponge qui l'isolait du siège et alluma les phares. Les deux éclairaient la cour. Le luxe ! Elle démarra. Elle avait oublié de demander à Fabien où se trouvait la ferme de Philippe mais, en allant à Champagnole, elle avait aperçu des ballons multicolores accrochés aux piquets de parc. Ils devaient certainement jalonner le chemin qui menait à la fête. Elle roula ainsi pendant au moins deux kilomètres sans rencontrer âme qui vive. Elle eut un doute, s'arrêta pour téléphoner à Fabien, retrouva la portière pour s'éclairer à la lueur du plafonnier et entendit les flonflons d'un orchestre : elle était sur la bonne piste ! Elle traversa encore un bois de sapins, des lumières apparurent puis les phares éclairèrent un panneau « Valérie et Philippe vous souhaitent la bienvenue à la ferme des canards » : c'était bien là ! Elle se gara entre deux voitures aussi boueuses que la sienne et se dirigea vers une monumentale porte de grange d'où filtraient des rires sur fond d'applaudissements retentissants. Elle entra et fut surprise de voir autant de monde. Une soixantaine de personnes, réparties en une dizaine de tables, avaient les yeux rivés sur une scène où se produisait un orchestre. Des spots et un chapelet d'ampoules multicolores, genre guirlande de Noël, attestaient de l'originalité des effets scéniques. Personne ne l'avait vue. Elle s'assit sur un banc devant une table inoccupée. Une grande affiche punaisée sur une cloison de planche annonçait le menu : tranches de magret fourré au foie gras...

Cassoulet maison à la graisse de canard... fromage du pays... crème brûlée au foie gras ! Elle relut et n'eut plus de doute : c'était le dessert. Le groupe musical était hétéroclite mais jouait plutôt bien et même très bien : un ado à l'accordéon, un homme avec un catogan à la guitare. Un type rigolo avec un harmonica qu'il portait comme un appareil d'orthodontie, faisait aussi office de batteur. Elle reconnut Philippe. Il chantait face à une femme à la voix envoûtante, comme les Espagnoles ou les Gitanes. Il ne portait plus son bonnet rose mais avait gardé sa salopette verte. Une serveuse l'aperçut et se dirigea vers elle en louvoyant entre les tables.

- Vous êtes madame Mangin ?

- Oui !

- Je suis Valérie. Je suis très heureuse de vous rencontrer. Vous viendrez à notre table pour le repas. Excusez-moi ! Il faut que je surveille mon four. A tout à l'heure !

L'orchestre entonna les premières notes de Milord d'Edith Piaf. Cécile survola la grange du regard. Il lui sembla reconnaître Fabien de dos. Une femme, debout, lui avait tapoté l'épaule, il se retourna et se leva pour l'embrasser. C'était lui ! Avait-il une petite amie ? Elle sentit un courant d'air. Deux hommes étaient entrés. Ils s'installèrent à sa table. Elle les salua d'un sourire de politesse mais ils ne daignèrent pas lui répondre. L'un des deux portait une casquette noire à la visière vernie. Vêtu d'un gilet sans manche, il exhibait ses tatouages sur ses bras impressionnants de muscles. Son compère, plus jeune, cachait une certaine timidité en riant bêtement. Cécile était mal à l'aise et sentait d'instinct que les deux hommes la déshabillaient du regard. Le gros prit l'initiative :

- Vous êtes d'ici ?

- Oui et non ! Je viens d'arriver.

Il s'adressa au jeune sur un ton paternaliste :

- Tu vois l'arpette, quand on a un nouvel arrivage, il faut en profiter. C'est une femme qui a de la classe. On ne l'aborde pas à la hussarde. Excusez-moi, madame ! Je suis obligé de lui faire la leçon car les jeunets de maintenant ne savent plus draguer.

Le novice se tordait de rire. Cécile regardait fixement la scène. La torture continua :

- Suis mes conseils, l'arpette ! Il faut commencer par les compliments. Elle est belle et même très belle ! Elle est bien maquillée, bien fringuée. Elle sent bon. Elle ose pas me regarder mais elle m'écoute. C'est le principal. Elle est blonde. C'est excitant les blondes mais c'est salissant. A mon avis, c'est une femme-diesel, longue au démarrage, il faut titiller longtemps le bouton du préchauffage pour qu'elle ronronne.

L'apprenti séducteur s'étouffait de rire. Cécile s'enfermait dans le mutisme des opprimés. Elle espérait que quelqu'un vienne lui porter secours. Valérie passait de table en table en portant des plateaux de vaisselle. Elle regarda enfin dans sa direction et s'approcha du rustre, contrariée.

- Bonsoir Bernard. Je suis désolée de te dire que c'est une soirée privée et...

- Et quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire privée ? J'ai jamais su ! Je parle argot, moi ! Je sais pas lire non plus. Quand je vois un panneau de propriété privée, faut qu'on me traduise.

Valérie se fit conciliante :

- Si tu veux, je t'apporte un verre de vin et tu retournes chez toi. Je t'en prie, ne gâche pas notre soirée en déclenchant une bagarre !

- Moi ! Tu rigoles ! J'ai jamais tapé.

Il leva un poing fermé qui portait une énorme chevalière à tête de mort. Il précisa en gloussant.

- Je tape pas, j'estampille. Va toujours chercher à boire ! Un verre ? C'est pas assez avant de rependre la route. Amène plutôt deux pichets !

Valérie repartit à grandes enjambées vers la table de Fabien. Elle se pencha pour lui parler à l'oreille. Il se leva d'un bond. Son regard balaya la salle et se figea en apercevant Cécile. Il se précipita vers elle en poussant du bras les convives, debout dans les allées, qui ne s'écartaient pas assez vite. La grande gueule, elle aussi, l'avait vu. Elle s'était dressée de sa chaise et l'attendait. Les deux hommes, face à face, se toisaient du regard. La pâleur de leur visage traduisait une haine tenace. Cécile savait que le point de non-retour avait été atteint. Un geste, un mot, une petite étincelle allait provoquer un affrontement violent. L'orchestre ne jouait plus et le silence oppressant renforçait la tension. Fabien serrait les mâchoires. Ses yeux fixaient l'adversaire de manière insoutenable. Il leva lentement le bras et désigna la porte de son poing crispé :

- Dehors !

- Pourquoi ? J'ai rien fait.

- Sors !

Il jeta un rapide coup d'œil à Cécile sans relâcher sa vigilance.

- Madame Mangin ! Cet individu vous a-t-il manqué de respect ?

- Je te dis que j'ai rien fait.

- Ce n'est pas à toi que j'ai posé cette question. Encore une fois, madame Mangin, ce type a-t-il eu un geste déplacé ?

Cécile, clouée sur sa chaise, reprit ses esprits.

- Non !

- Bernard ! Sais-tu qui est cette femme ?

- Non ! Elle m'a dit qu'elle était nouvelle au pays.

Fabien esquissa un sourire ironique.

- Regarde-la ! Son visage ne te rappelle personne ?

- Non !

- Madame Mangin est la fille de François Châtelain. Tu te souviens de François Châtelain ?

- Ben oui !

- Je te préviens aussi que je suis toujours le gardien de la propriété. Maintenant que les présentations sont faites, tu as encore le temps de sortir la tête haute. Dans quelques secondes, il sera trop tard.

La brute tira sur sa visière, enfonça sa casquette à ras les sourcils et tourna les talons. L'arpette le suivit servilement. Il se retournait à chaque pas en jetant des regards d'incompréhension.

Cécile, brusquement soulagée, était rouge d'émotion.

- Merci monsieur Mistre ! Je vous avoue que j'étais un peu inquiète de me trouver aux côtés de ce goujat.

- Vous n'avez vraiment pas de chance. Il n'existe qu'un con sur dix-milles hectares et il a fallu que vous tombiez dessus. Il est connu pour être très grossier avec les femmes.

- J'ai remarqué !

- Que vous-a-t-il dit ?

Cécile se retenait de rire. Fabien en fut surpris :

- C'était si comique que ça ?

- A posteriori, oui ! Il a commencé par me faire des compliments puis après... Il a dérivé, ou plutôt déliré.

- Et ça ne vous a pas choquée ?

- Je ne me sentais pas concernée. Disons qu'il a des expressions très imagées. Changeons de sujet ! Ce monsieur connaissait mon père ?

- Oui ! C'est un braco et... disons que nous avons eu des mots... C'est ça des mots. Pourquoi n'êtes-vous pas venue à ma table ?

Cécile n'entendit pas la fin de la phrase car l'orchestre s'était réveillé et une trompette sonnait une charge de cavalerie assourdissante.

- Excusez-moi ! Je n'ai pas compris.

Fabien se pencha sur elle jusqu'à effleurer ses cheveux. Il cria :

- Je vous demandais pourquoi vous n'êtes pas venue vers moi.

- Je n'ai pas osé. Vous étiez avec vos amis.

Il haussa les épaules et sourit avec indulgence.

- Suivez-moi !

Il prit une chaise qu'il leva à bout de bras pour passer entre les rangs des invités. Certains l'applaudissaient ou lui faisaient des gestes amicaux. Il arriva devant sa table. Il se retourna pour l'attendre et frappa dans ses mains.

- Je vous présente madame Mangin, la fille de François Châtelain. Je vous demande de vous serrer pour lui faire une petite place.

Personne ne bougea. Les convives consternés regardaient Cécile. Fabien insista :

- Cécile Mangin ! La fille de François ! Ma nouvelle patronne ! Quand vous serez remis de vos émotions, elle pourra peut-être s'asseoir.

La succession d'informations ne provoqua aucune réaction, mis à part quelques froncements de sourcils et quelques

bouches un peu plus béantes. Fabien et Cécile éclatèrent de rire mais l'élan d'hilarité n'eut aucun effet majeur. Une dame rondelette prit enfin l'initiative :

- Tu veux dire que François avait une fille ?

- Bravo Lulu ! On avance à grands pas. Je ne désespère pas. Dans quelques minutes quelqu'un daignera lever les fesses de sa chaise.

La prédiction s'accomplit aussitôt. Les convives se dressèrent tous à la fois et Cécile fut submergée de mains tendues. Lulu, les larmes aux yeux, se précipita vers elle en la serrant entre ses bras potelés.

- Comme je suis heureuse ! Comme vous lui ressemblez ! Excusez-moi, je suis toute chamboulée ! La fille de François !

Fabien présenta un à un tous les voisins de table en commentant les liens qui les unissaient avec son ancien patron, mais il ne s'attarda pas en désignant un homme jovial :

- Voilà Pierrot, l'employé communal, vous le connaissez déjà.

Cécile approuva d'un hochement de tête et lui tendit la main en affichant un sourire complice. Valérie posa sur la table, devant Lulu, un plateau de vaisselle et regarda Fabien :

- Merci d'avoir viré cet imbécile de Bernard. Je craignais qu'il sème la pagaille.

- J'étais heureux de le revoir et de lui river son clou. Oui ! Ça m'a fait plaisir de lui présenter la fille de François, lui qui braie dans tous les bistrotts que la propriété sera vendue et que je serai licencié. Cette petite rencontre m'a mis de bonne humeur ! N'en parlons plus ! J'ai un petit creux et j'ai hâte de déguster ton délicieux magret fourré au foie gras accompagné d'un verre de savagnin.

Il se frotta énergiquement les mains, regarda autour de lui et se pencha vers Cécile en chuchotant :

- Vous constaterez, madame Mangin, que votre présence ici ne laisse personne indifférent.

Cécile jeta un coup d'œil furtif aux tables environnantes et sourit en remarquant que les conversations avaient cessé et que les invités, le cou étiré à la recherche d'un créneau visuel, la dévisageaient.

- En effet, les nouvelles vont vite. J'ai l'impression de capter toutes les attentions.

- Et ce n'est qu'un début !

Un coup de cymbale la fit sursauter. Valérie, debout sur la scène, prit la parole :

- Chers amis ! Nous avons le plaisir d'accueillir ce soir une nouvelle voisine : madame Mangin qui est la... enfin la... propriétaire... C'est ça ! La propriétaire du prieuré.

Elle bredouilla encore quelques mots. Cécile se leva en riant :

- Si vous n'osez pas dire que je suis la fille de François Châtelain, je peux le faire à votre place.

Un brouhaha suivit. Les convives, stupéfaits, se poussaient du coude, commentaient et s'interpellaient de table en table dans une joyeuse cacophonie qui amusait Fabien :

- Bravo ! C'est le scoop de l'année ! A vous seule, vous alimenterez les conversations pendant plus de six mois. Chaque médaille ayant son revers, il faudra assumer votre célébrité.

- C'est-à-dire ?

- Attendez encore quelques minutes et vous verrez !

Un petit homme courbé aux sourcils broussailleux se glissa derrière Cécile et lui tapota l'épaule. Elle se retourna. Le vieillard ne disait rien mais ses lèvres palpitaient. Fabien se leva.

- Asseyez-vous, Baptiste !

Il ne réagit pas mais s'appuya sur le dossier de la chaise. Ses yeux brillèrent puis des larmes coulèrent sur sa peau ridée. Il hocha la tête plusieurs fois et renifla. Il fit un effort pour parler mais l'émotion le rendait muet. Il serra le bras de Cécile dans sa main noueuse en tremblant. Fabien, bouleversé, répéta :

- Installez-vous ! Prenez ma place ! Vous serez mieux pour discuter avec la fille de François.

L'homme, toujours silencieux, tituba et se laissa tomber lourdement sur la chaise. Il prit sa tête entre ses mains et des spasmes secouèrent ses épaules. Fabien s'affola :

- Vous allez bien, Baptiste ? Voulez-vous que j'appelle le médecin ?

Le vieillard rejeta la question d'un geste de la main et leva la tête pour contempler encore Cécile. Il lui parla enfin :

- Ça m'a foutu un coup mais ça va mieux. Tu es bien la fille de François ! Tu lui ressembles tellement que tous mes souvenirs de jeunesse sont remontés à la surface. Et ta mère ? Qu'est devenue Geneviève ? Elle est encore de ce monde ?

Elle lui posa affectueusement la main sur l'épaule.

- Elle va bien, monsieur Baptiste ! Vous l'avez connue ?

- Bien sûr ! Elle était belle comme le jour. Moi aussi, j'en étais amoureux mais c'était peine perdue, elle n'avait d'yeux que pour son François. Qui aurait dit qu'un jour je verrais sa fille ? Les pauvres ! Quel gâchis ! Enfin, c'est la vie.

- Pourquoi parlez-vous de gâchis ?

- Parce qu'ils avaient tout pour être heureux mais tout les séparait. Ils l'ont su trop tard. Tu comprends ?

- Pas du tout !

Valérie déposa le plateau d'entrée sur la table. Baptiste se leva péniblement.

- Je vais retourner à ma place. Je t'embête avec toutes mes histoires. Du passé, c'est du passé !

- S'il vous plaît, restez à côté de moi ! J'aimerais tant vous écouter et découvrir ma propre histoire. Préférez-vous que j'aie à votre table ?

- Non ! Personne ne m'attend.

Cécile lui prit la main et lui décocha son plus beau sourire en murmurant :

- Alors asseyez-vous et dites-moi tout ! Je veux tout savoir. C'est important pour moi.

Baptiste s'étonna :

- Geneviève ne t'a pas dit ?

- Ma mère ne m'a rien dit et ne me dira rien. Elle a gommé mon père de sa vie. Faites-le pour lui et pour moi aussi !

- Oui, mais si elle ne veut pas, elle a ses raisons. Ça m'embête. Quand elle viendra te voir, si elle apprend que...

- Elle ne viendra pas. Personne de la famille ne me rendra visite. Les amarres sont coupées. Je vous en prie, parlez sans retenue ! Comment se sont-ils rencontrés ?

- Chez les Marquiset ! C'était une famille de Lyonnais qui passait leurs vacances à Vallon. Je crois qu'ils étaient parents ou, au moins, alliés avec les Bourdin. Le père Châtelain entretenait leur ferme et François se faisait un peu d'argent de poche en tondant le gazon et en taillant les haies. Un soir, il est venu avec elle chez la Cécile et il nous l'a présentée.

- Chez Cécile ?

- Oui ! C'était le café du village.

Elle rit. Baptiste s'étonna :

- Elle vous a raconté ?

- Non ! Je m'appelle Cécile. Ce ne doit pas être une coïncidence. Excusez-moi de vous avoir interrompu !

- Geneviève est arrivée avec François au volant d'une DS. On en tombait des nues. Une DS ! Une noire, comme le préfet ! Une chère ! Il n'y en avait pas beaucoup des voitures de riche. Ici, un jeune qui avait une deux-chevaux faisait envie, alors une DS ! On n'en revenait pas.

Baptiste se servit une tranche de magret. Il sortit son couteau de poche pour entreprendre un minutieux et savant découpage radial afin que chaque part comporte un morceau de foie gras. Il hochait la tête en répétant après chaque dissection « Une DS ! » Cécile ne tenait plus en place :

- Et après ?

- Ben ! Elle est descendue. Elle nous a fait la bise à tour de rôle. Je m'en souviens encore, c'est dire ! Elle était belle Geneviève ! Ça nous changeait de l'ordinaire.

Baptiste commença à mâcher la première portion de magret. Cécile espéra qu'un manque d'éducation le ferait parler la bouche pleine mais il savoura longuement, déglutit et claqua de la langue.

- Oui ! C'était une belle fille. Elle venait tous les soirs chez la Cécile. Dans la cour, derrière le café, il y avait une tonnelle. Elle amenait un tourne-disque et on dansait. Elle nous apprenait le rock, le jerk, le sirtaki... Elle nous taquinait quand nous buvions trop de bière. Les filles étaient un peu jalouses mais elle était si gentille ! Oui ! C'était le bon temps ! Quand je pense à cette époque, ça me coupe l'appétit. Tu ne peux pas

comprendre. Tu verras quand tu ne vivras qu'avec tes souvenirs.

Cécile s'empressa d'approuver. Baptiste reprit son monologue en regardant fixement les poutres de la grange. Il parlait comme un médium :

- Ce qu'il y a de con, c'est qu'on ne savait pas qu'on était heureux. On se quittait à minuit et le lendemain matin, il nous tardait d'être déjà le soir. On l'enviait, le François quand il la prenait dans ses bras pour l'embrasser. Un jour de début août, elle nous a annoncé son départ en nous promettant de revenir. Peu de temps après, ton père est parti la rejoindre et continuer ses études à Paris. Ça m'a foutu un coup, mais moins qu'à ses parents qui se trouvaient les pattes dans le vide. Leur fils unique partait. Il n'allait pas bien, le père Châtelain. Tous ses espoirs de retaper le prieuré foutaient le camp. J'ai fait l'ouverture avec lui. J'avais l'impression de faire une fermeture. Une ouverture comme ça, je n'en souhaite à personne.

Cécile ne comprit pas :

- L'ouverture de quoi ?

Baptiste la dévisagea avec compassion :

- Ben de la chasse ! Tu sais tout de même que ton père chassait ?

- Oui, bien sûr ! Excusez-moi de vous avoir interrompu !

- J'y pense ! J'ai oublié de demander à Mistre des nouvelles des chiens. Où c'est qu'il est ?

Le vieillard grimaça en tentant de se lever. Cécile se dépêcha de répondre.

- Ils vont très bien. Rassurez-vous !

- Et Gentiane ?

- Elle est en pleine forme. Ses chiots sont magnifiques. Pour en revenir à l'ouverture...

- Le père Châtelain a fait une gueule d'enterrement pendant toute la journée. Pourtant il y en avait du canard dans les marais. On en levait à qui mieux-mieux. J'étais sûr qu'il mettrait le fusil au clou. Tout s'est arrangé quelques jours après quand François est revenu avec ta mère. Il va les sevrer quand ?

- Pardon !

- Les chiots de Gentiane ! Mistre va les séparer quand ?

- Dans peu de temps ! Donc mon père est revenu...

- Je te jure que c'était la fête ! C'est comme si les Châtelain retrouvait leur fils après trois ans de guerre. François ne pouvait plus supporter Paris alors c'est Geneviève qui l'a suivi. Ils ont loué la ferme des Marquiset et je les ai aidés à déménager. C'est sûr que ça ne se faisait pas trop, à l'époque, de s'accoupler sans se marier mais tu penses bien que les parents s'en foutaient quand ils voyaient leurs tourtereaux heureux comme des ivrognes dans un litre. Ton père a arrêté ses études et s'est fait embaucher chez un marchand de bois. Tu as déjà passé un hiver chez nous ?

- Non ! Pourquoi ?

- Parce que ta mère non plus.

Baptiste s'emporta :

- Un hiver de merde qu'on a eu cette année là. La neige mi-octobre sur les arbres encore feuillés, c'est pas bon. Elle a fondu à la Toussaint mais il a plu pendant tout novembre. Quand la flotte a cessé, va-s-y donc la neige ! Un mètre en une semaine ! C'est beau la neige. Ça l'est moins quand tu habites à cinq kilomètres du village. On espérait une vague de froid pour remettre le temps d'aplomb. On l'a eu, le gel ! Moins vingt pendant quinze jours ! Plus d'eau chez les Marquiset ! Des stères de bois dans la cheminée pour mal chauffer une ferme de vacances, vide du foin qui l'isolait. Geneviève

s'étiolait comme une fleur dans la glace. Nous, trop contents de profiter de la trêve hivernale, nous ne remarquons pas sa tristesse. Skis aux pieds, nous piéçons les renards et les martres pendant la journée et nous passions nos nuits à jouer au tarot. Quelques jours avant Noël, elle est partie passer les fêtes dans sa famille à Paris et...

Le vieil homme regarda intensément Cécile puis baissa la tête. Il fit un effort pour articuler :

- Elle n'est jamais revenue. Voilà, tu sais tout. Non ! J'ajouterai que, cette année-là, la neige s'est relevée fin février. On a eu un printemps magnifique. Les bécasses et les ramiers sont arrivés début mars et, de mémoire de vieux, on n'a jamais ramassé autant de morilles. Le pauvre François ! Enfin, c'est la vie !

Cécile posa tendrement sa main sur l'épaule de Baptiste :

- A votre avis, savait-il que ma mère était enceinte ?

- Tu crois qu'il ne la voyait pas s'arrondir ? Ses parents et moi étions dans la confiance. Il attendait la bonne année pour l'annoncer au village. Nous n'avons plus parlé de Geneviève sauf une seule fois, longtemps après. Nous pêchions le brochet et, sans savoir pourquoi, il a vidé son sac, d'un coup, comme s'il voulait tourner la page. Il m'a confié que ta mère avait accouché d'une petite fille et venait de se marier. Il avait alors décidé d'épouser l'Angélique Viennet, la fille de son patron. Je n'ai jamais été aussi heureux. Il ne pouvait pas mieux choisir ! Elle était belle l'Angélique, gentille, toujours souriante... avec des sous aussi, ça ne gâte rien ! Patiente ! Oui, elle était patiente ! Ça faisait deux ans qu'elle lui tournait autour sans regarder un autre gars. J'étais son témoin à l'église et à la mairie...

Baptiste hocha la tête et passa sa main noueuse sur ses yeux comme pour effacer une vision douloureuse.

- C'était un beau mariage. Tout le canton était là. Il jubilait, le Viennet. François était le mari idéal pour sa fille unique et pour son entreprise. Chez les Châtelain, c'était du pareil au même avec Angélique. Qui aurait crû qu'un an après, le beau-père détesterait autant son gendre au point de vouloir le tuer ?

- Le tuer ?

- Oui ! C'est moi qui ai détourné son fusil quand il le menaçait. C'était pas du pipeau. Il était chargé de deux coups de chevrotines¹. Après le drame, il avait disjoncté. Il faut lui pardonner.

- Justement, dans une chambre, j'ai découvert des vêtements de...

Baptiste tendit la main à un géant à la carrure impressionnante qui se dressait devant la table.

- C'est Jacky, le plus gros producteur de lait du village. Un gars sérieux et pas avare au boulot. C'est moi qui te le dis.

Le compliment avait touché le colosse qui rougit.

- Je suis bien content de vous voir, madame Mangin. Avant toute chose, je vous présente mes condoléances. C'était quelqu'un, votre père ! On s'entendait bien. La preuve : je faisais les foins pour ses chevaux et, en échange, il me laissait les regains. Chacun y trouvait son compte.

Baptiste approuva en fin connaisseur :

- C'est vrai que le regain échauffe les chevaux. Ils aiment bien mais ils peuvent faire des coliques.

Le colosse hocha la tête :

¹ Gros plombs utilisés autrefois pour le tir des sangliers.

- C'est ce que disait toujours François. Donc, si vous êtes d'accord pour continuer, il faudra que je passe la herse étaupineuse dès que la terre sera ressuyée.

Cécile chercha du regard Fabien, elle aurait souhaité son avis sur cet homme qu'elle ne connaissait pas et qui attendait une réponse. Elle s'efforça de prendre une décision.

- Pourquoi pas ? Si c'est un accord avec mon père, je n'y vois pas d'inconvénient.

Baptiste se montra aussi satisfait que le paysan :

- Ça c'est bien ! Je suis bien content et Mistre le sera aussi. Ils sont copains comme cochons, ces deux là. Tiens, quand on parle du loup, il sort du bois !

Fabien frappa, dans le dos, la montagne de muscles en riant.

- Salut la mauviette ! Je suis sûr que tu viens aux nouvelles au sujet de la domaniale.

- Tu te trompes ! Je n'ai pas osé. Je voulais savoir comment ta patronne arrivait à te supporter. En tous cas tu n'as pas l'air inquiet.

- Non ! Madame Mangin respecte les engagements de François.

- Et pour la domaniale ?

- Chaque chose en son temps. Madame Mangin est arrivée hier. Il serait bien de ne pas l'étouffer avec des problèmes secondaires. Elle aura assez à faire dans l'urgence. Regarde Jacques qui attend sagement son tour ! Lui aussi voudrait savoir sur quel pied danser.

Cécile vit s'approcher un jeune homme aux allures gauches. Il lui tendit timidement une main râpeuse.

- Je suis content de vous rencontrer, madame Mangin. C'est par rapport à la coupe du bois de l'homme mort. La sève va

monter et il est grand temps de s'en occuper. Monsieur Châtelain m'avait pris comme bûcheron.

Il s'adressait à Cécile mais lançait des regards furtifs à Fabien qui intervint :

- François avait marqué des foyards à abattre cet hiver. Après son décès, je ne savais pas si vous vouliez prendre la même décision. Dans le doute, j'ai préféré qu'il attende. Vous comprenez ?

- Parfaitement ! Je n'ai pas les compétences de mon père. Je vous fais confiance. Il peut commencer dès qu'il le souhaite.

Le bûcheron parut satisfait.

- C'est bon ! J'attaque demain. Je voulais vous dire aussi qu'il me payait à douze euros le mètre-cube. On n'a pas fait de papier, on a simplement topé. Vous êtes d'accord ?

Cécile hésita :

- Je suis novice en la matière. Quels sont les prix pratiqués habituellement ?

Baptiste dodelina de la tête :

- C'est bien payé mais je ne suis pas surpris. François ne marchandait pas avec un bon bûcheron. Il avait raison. Ça ne sert à rien de gratter un euro pour avoir un travail de feignant.

Cécile confirma :

- En conclusion : aucun problème pour douze euros. Ça vous va ?

Un coup de cymbale marqua la fin de la négociation. Philippe, sur l'estrade, présenta un homme bardé d'un appareil photo :

- Le correspondant local du journal « La Terre » est venu de Champagnole pour immortaliser notre soirée. Je vous demande de regarder l'objectif en affichant votre plus beau sourire. N'oubliez pas que ce cliché fera le tour du monde !

Après quelques flashes, le journaliste vérifia son écran. Il semblait satisfait. Valérie apporta sur la scène un énorme gâteau en forme de canard jaune-canari surmonté de bougies allumées qu'elle déposa sur un tabouret. Philippe continua :

- Maintenant, place aux VIP ! Les personnalités nominées pour nous aider à souffler les bougies de notre anniversaire sont nos deux plus proches voisins. Madame Mangin et Fabien Mistre vont nous faire l'honneur de monter sur l'estrade.

Sous les applaudissements, Cécile se glissa entre les tables pour accéder à la scène pendant que Philippe continuait à appeler le second élu.

- Fabien ! Je répète : Fabien est invité à nous rejoindre ! Faites passer le message ! Où est-il ?

Un long silence suivit. Les visages se tournaient dans toutes les directions mais personne ne répondait.

L'homme à l'harmonica s'approcha du micro en susurrant :

- Si vous trouvez un petit garçon barbu, vous êtes priés de l'amener à la réception où ses parents l'attendent.

Il retourna à sa place en riant. Le journaliste s'impatientait en tapotant sa montre :

- J'ai encore le banquet des classes de Champagnole et une centenaire à la maison de retraite.

Philippe insista :

- Quelqu'un pourrait-il sortir pour voir s'il ne fume pas une clope dehors ?

Une voix féminine répondit vers la porte :

- Non ! J'en reviens.

Un musicien avec une guitare en bandoulière prit le relais.

- J'ai une idée. Est-ce que Caroline est là ? Caroline ! Où es-tu ?

Une serveuse en tablier blanc leva la main.

- Je suis là ! Pourquoi ?

Un éclat de rire parcourut la salle. La jeune fille protesta en rougissant :

- Et alors ? Vous croyez qu'il s'intéresse à moi ? Pour qu'il m'écoute, il faudrait que j'aboie ou que je hennisse.

Philippe, désolé, tempéra :

- Excuse-nous, Caro ! C'était juste une supposition. Viens vers nous ! Tu le remplaceras.